JAB 1000 Lausanne 9

Si vous pouvez lire ce texte, c'est que vous n'êtes pas abonné(e). Qu'attendez-vous pour le faire ?
Frs 20.– au CCP 10–220 94–5

LA DISTINCTION 68

SOCIALE — POLITIQUE — LITTÉRAIRE
ARTISTIQUE — CULTURELLE — CULINAIRE

10 octobre 1998
paraît six fois par an
douzième année

«Strč prst skrz krk!»

(Enfonce-toi le doigt dans la gorge, en tchèque)

Roland Barthes :

«Je n'aime les chaussettes que neuves»

LIRE Roland Barthes, c'est comme manger du poisson, ça rend intelligent. Comme du poisson débarrassé des arêtes qu'on n'aurait plus à ôter, l'enregistrement sonore de Radio France nous dispense de tourner les pages de ses livres ou de leurs commentaires. Ces cinq heures d'émissions d'archives sont un assemblage des entretiens avec quelques-uns de ses amis et avec Barthes lui-même, donnant donc à entendre sa voix. Étrangement, cette voix peut faire penser à celle de… Léon Zitrone. Bon, bon, d'accord, on peut pas comparer. On imagine mal Barthes commenter les funérailles d'une quelconque tête couronnée ou un tiercé à Longchamp, «tunique bleue, toque rouge, dans la dernière ligne droite, etc.» Il s'agit ici du timbre de la voix qui vibre d'une façon un peu analogue à celle de Léon, et possède, dans une moindre mesure, cette coloration nasillarde et un accent légèrement trompettifiant. On ne reste pas sans songer au commentaire d'actualités claironnant d'avant-guerre. Quant au rythme, pas de surprise de la part du prof au Collège de France : l'élocution est exempte d'à-coups, de redites inutiles. La formulation, on s'en serait aussi douté, est d'une infaillible limpidité. Les saveurs de la voix de Roland Barthes sont toutefois un plaisir rare à l'écoute de ce document radiophonique, car on ne l'y entend pas beaucoup : une trop large place est donnée à ceux qui l'ont connu. La dame (Christine Goémé), qui a réalisé cette émission ringarde (et pourtant diffusée il n'y a pas si longtemps que cela, en 1992), ne sait que pousser de temps en temps des exclamations de pseudo-surprise ou de simili-extase. Pas capable de relancer ou de bousculer un peu son interlocuteur, elle fait confiance aux amis de Barthes pour faire le travail à sa place en les laissant parler. Il faut dire qu'elle a de la chance, car Barthes avait beaucoup d'amis et ses invités sont pour la plupart des bavards chroniques, mais qui ne possèdent hélas pas le charisme du cher disparu. Enfin, invention suprême, les moments de causette ou de lecture sont entrecoupés de pièces de musique avec une régularité métronomique, ce qui donne pendant cinq heures le résultat suivant : Barthes dit un truc / Brahms (zinzinzin) / Julia Kristeva / Schoenberg (crincrinpoêts-blaaa) / Philippe Sollers / Thelonious Monk (plinkplonk) / etc. Bref, on est au sommet du pédantisme à la France-cu.

Mais si, mais si (http://we.got.net/~tuttle/)

De ce bavardage, on ne retient que peu de choses. Que c'était un type charmant qui détestait faire mal ; les témoins ne parlent que de tendresse, de politesse et d'amitié à son propos. Il était pianiste, et plutôt qu'écouter un disque, il préférait la musique qu'il jouait, «avec son corps», selon son expression. Il adorait les cafés, où il lui arrivait d'attraper au vol quelques formules toutes faites. Selon Guy Scarpetta, l'entreprise de démystification avait fini par le fatiguer et il en ressentait comme une douleur, au point qu'il collectait toujours les bêtises des autres, du genre «Il en fait plus pour ses amis que pour sa femme» ou «Je suis né avant vous, Monsieur, je suis poli», mais qu'il y mêlait ses propres bêtises, comme s'il avait voulu mélanger les stéréotypes du monde avec les siens, telle une de ses phrases qu'il avait lui-même épinglée : «Je n'aime les chaussettes que neuves.»

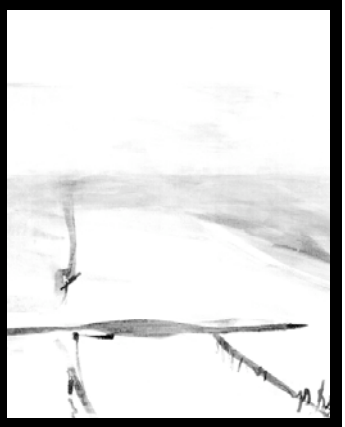
J. M.

Une image peu connue : Roland Barthes en son miroir.

Roland Barthes
Les saveurs du savoir
Archives sonores INA, 4 cassettes, Frs 49.50

(Annonce)

Exposition



Christine von Büren

Aquarelles et techniques mixtes sur papier

Du 4 au 28 novembre 1998

vernissage le 3 novembre dès 17h30
finissage le 28 novembre de 9h00 à 16h00

Galerie Basta !
Petit-Rocher 4
Lausanne-Chauderon

LA DISTINCTION

Publication bimestrielle de l'Institut pour la Promotion de la Distinction
case postale 465
1000 Lausanne 9
•
Y-mêle :
La.Distinction@bluewin.ch
Vouèbe :
www.imaginer.ch/Distinction/
•
Abonnement :
Frs 25.–
au CCP 10–22094–5
Prix au numéro :
Suisse : 4.35 francs
France : 18.25 francs
Belgique : 99 francs
Europe non-helvétique : 7 €

Collaborèrent à ce numéro :
Minna Bona
Jean-Frédéric Bonzon
Jean-Christophe Bourquin
Maud Luisier
Gil Meyer
Henry Meyer
Jules-Étienne Miéville
Jacques Mühlethaler
Marcelle Rey-Gamay
Cédric Suillot
Jean-Pierre Tabin

«La bienfacture est manifestement de très très bonne qualité.»
Jimmy Delaloye, chef du Service des routes et des cours d'eau du Canton du Valais, certifié ISO 9001 (Le Service, pas le chef…)
supra *TSR*, 8 septembre 1998

«C'est la première fois que Robert Redford se dirige lui-même dans un film en harmonie avec la nature en forme de métaphore sur les rapports humains.»
Jean-François Cerf, rédacteur de mode et de cinéma, in *Coopération*, 9 septembre 1998

«L'avenir de la presse écrite est encore pour demain.»
Michel Berney, directeur dans le conglomérat Edipresse, lors d'une conférence au Rotary-Club de Morges, le 1er sept. 98

«RPLP: pourquoi tant de haine en vers les camions?»
Fédération patronale vaudoise, *Service d'information*, 15 sept. 98

«Le placement de ce repas fait d'ailleurs l'objet d'un examen scrupuleux pour déterminer qui sont les valeurs montantes dans ce Gotha helvétique. Le Comptoir Suisse est encore la seule foire en Suisse qui place ses invités par place et non par table.»
Antoine Hoefliger, Président à vie du Comptoir, in *Les brèves du Comptoir*, 17 septembre 1998

«Il ne s'agit pas de dire oui ou non, nous sommes plus futés.»
Pierre Guignard, syndic de Villeneuve, in *24 Heures*, 12 septembre 1998

Champignac international:
«Il a été décidé qu'elles pourront participer aux débats tant qu'elles se tairont.»
Ole Lundsgaard, président de l'Association danoise des Pères Noël, in *Le Temps*, 22 juillet 1998

Toujours en forme:
«[Les toubibs] sont équipés d'une culture scientifique et d'une éthique professionnelle héritée d'Hypocrate et de tous les autres.»
Francis Thévoz, hippnotisé par ses hippothèses, in *24 Heures*, tribune libre du 24 juillet 1998

Sur le banc, le retour

Papy et Mamy reviennent ! Les personnages emblématiques imaginés par C. F. Ramuz, mis en images par Henry Meyer, reviennent à la demande générale. Après le succès remporté par le premier épisode de leurs aventures (*Sur le banc devant la maison, femme*, 1997, épuisé), qui abordait avec franchise tous les problèmes de la vie en couple, il semble que nos héros se tournent cette fois vers le monde qui les entoure. Ils songeraient, dit-on, à participer eux aussi aux travaux de refonte de la Constitution fédérale helvétique. Y parviendront-ils ou les incessantes sollicitations de l'actualité auront-elles raison de cette envie réformatrice ?

(Publicité)

Une coopérative autogérée, alternative.

Une librairie indépendante, spécialisée en sciences sociales et ouverte sur d'autres domaines.

Un service efficace et rapide.

Un rabais de 10 % aux étudiants et de 5 % à ses coopérateurs.

LIBRAIRIE BASTA ! Petit-Rocher 4, 1003 Lausanne, Tél./fax 625 52 34
Ouvertures : LU 13h30-18h30 ; MA-VE 9h00-12h30, 13h30-18h30 ; SA 9h00-16h00
Librairie Basta ! - Dorigny, BFSH 2, 1015 Lausanne, Tél./fax/répondeur 691 39 37
Ouvertures : du lundi au vendredi, de 8h30 à 17h30

Courrier des lecteurs

Chic, un nouveau jeu!

Chère *Distinction*, j'aime beaucoup les jeux et j'apprécie depuis longtemps celui de l'apocryphe. Mais le dernier (n° 66 du 13 juin 1998) était trop facile: *L'Église au milieu du virage* d'E. Barilier est une imposture qui saute aux yeux et j'espère qu'on n'aura pas trop de *La Sadique de Lausanne* par une Yvette à la retraite ni de *Nœud, verge et smack*, premier roman porno d'une jeune femme anonyme ayant laissé tomber le tennis pour se consacrer à l'écriture et à l'amour. C'est pourquoi j'étais bien contente de découvrir votre nouveau jeu en page 5, simple exercice de cryptographie sans doute, mais toujours stimulant. Voici ma réponse:

«Il y aura quelques internautiens: "Mais où est paye le service de luxe comme les doléances? ne demeudera-s-on pour sextuple. Nonchalamment il a disparu. En réalité, Il réappanait à l'anvelgne Mambami rousse du sévice de l'kovirouckness et de l'éxergle, dans le film SEVEN.»

Mais qu'est-ce qu'on gagne ?

Wanda Huivier,
d'Orsonnens

Une inattention de l'imprimeur a fait que le n° 66 (13 juin 1998) a été tiré sans utiliser les fichiers à très haute définition que nous avions réalisés. Sous le titre «Les sectes contrôlent désormais l'administration cantonale vaudoise», nous avions reproduit le texte suivant: *«Il y aura bien sûr quelques interrogations; "mais où est passé le service de lutte contre les nuisances?" se demandera-t-on par exemple. Nominalement, il a disparu. En réalité, il réapparaît à l'enseigne flambant neuve du service de l'environnement et de l'énergie, sous le sigle SEVEN.»*
Les lecteurs attentifs auront rectifié d'eux-mêmes. ***[réd.]***

Prétentiards!

Il y a longtemps que je vous soupçonne de ne lire que *Le Monde*, de mépriser *Libération* et de boycotter –si ce n'est pour y pêcher vos très malveillants champignacismes– les journaux romands. Si l'indigence de ces derniers peut expliquer en partie votre attitude, rien ne justifie que vous copiez servilement les tics et manies du quotidien autrefois sis boulevard des Italiens. Votre maquette, avec ses caractères en corps minuscules, avec ses illustrations abstruses, absconses ou absentes, avec ses surtitres qui mériteraient d'être sous-titrés pour le commun des mortels, respire déjà l'esprit à la fois protestant, sorbonnard et trotskyste-pabliste qui empèse les pages du rejeton d'Hubert Beuve-Méry. Mais, avec notre dernier numéro, vous avez dépassé les bornes: comment pouvez-vous justifier d'avoir imité la sempiternelle formule *«notre édition du jeudi douze datée du vendredi treize»* en un lamentable en-tête qu'on pourrait résumer par *«notre édition 67 numérotée 66»*. Effrayés vous-mêmes par votre bassesse, vous ne remettez pas en cause la date: Dieu merci, *La Distinction* n'est pas même mensuelle!

Ou alors, plus ignobles encore, vous cherchez à exterminer par des accidents cardiaques la corporation des bibliothécaires et des archivistes, à laquelle je suis –ricanez, voyous! – fier d'appartenir.

Je ne vous salue pas.

Daniel-Émile Polégalle,
de la Salle des Catalogues

Bribes colossales

Vous ne vous êtes jamais distingués (si je puis dire…) par votre respect des règles déontologiques du journalisme. Mais là vous avez dépassé les bornes. Dans votre dernière livraison, vous proposez une double recension du livre *Jean d'Enhaut*. Les deux articulets sont signés par des initiales. Or si la première intervention est dûment référencée dans l'Impressum figurant en première page, ce n'est pas le cas des secondes initiales, B.C.

Que penser de cette soudaine rétention d'information? Dois-je comprendre que vous répugnez à informer vos lecteurs de l'identité de vos intervenants? Je formulerai deux hypothèses, qui d'ailleurs ne sont pas tout à fait exclusives l'une de l'autre. Ou bien vous vous êtes attaché les services du président des Etats-Unis, et ce Bill C. a quelques raisons de taire ses sympathies pour l'anarchisme –il a déjà quelques républicains sur le dos, après avoir violé l'embargo sur les cigares cubains, et aussi quelques autres devoirs et réserves liés à sa charge, avec une ou deux stagiaires en prime. Il est donc compréhensible qu'il se tienne à carreau. Mais que vous, vous taisiez son identité, c'est suspect: quel double jeu jouez-vous, en hurlant avec les loups de la grande presse européenne, tout en acceptant le travail sans doute bénévole du baudet sur lequel vous criez haro?

Ou alors ce B. C. n'est autre que celui dont votre courrier des lecteurs parle abondamment et sans répit depuis des années: Bertrand Clarme. Et vous avez, à juste titre, trop honte de montrer qu'il suffit de vous adresser des missives, puis d'être l'objet de quelques sarcasmes dans vos colonnes pour en devenir ipso facto un collaborateur. C'est en effet plutôt piteux. Si c'est le cas, il faudrait en déduire que vos lecteurs auraient quelque chance de me voir, d'ici quelques numéros, signer dans vos colonnes la critique d'un très grand poète gourmé et goncouré. Veuillez croire que je ne me plierai pas, moi, à vos indécentes sollicitations. Maintenant, je ne sais pas si l'une et/ou l'autre de mes hypothèses sont vraies. Mais je crois sincèrement à mon intuition. En tous les cas, vous pouvez être sûr que je redoublerai d'attention, et qu'à la prochaine apparition de ces initiales, je saisirai le Conseil supérieur de la presse écrite du Jorat, où je réside en famille.

Boy Chessex,
près du cimetière,
à mi-chemin
entre Corcelles et Vucherens

Les apocryphes

Dans ce numéro, nous insérons la critique entière ou la simple mention d'un livre, voire d'un auteur, qui n'existe pas, pas du tout ou pas encore.

Ce feuilleton sème l'effroi et la consternation depuis plusieurs années chez les libraires, les enseignants et les journalistes. Nous le poursuivons donc.

Celui ou celle qui découvre l'imposture gagne un splendide abonnement gratuit à *La Distinction* et le droit imprescriptible d'écrire la critique d'un ouvrage inexistant.

Dans notre dernière édition, le disque compact *Traditionellen Singen von Oberwallis von Oben*, dont la responsabilité était attribuée à Peter Bodenmann, était une pure imposture. En revanche le *single* des déclarations les plus marquantes du Conseiller fédéral Couchepin, sur un fond musical indiscutablement rythmé, existe véritablement et peut être commandé –mais en petites quantités– à l'adresse indiquée.

Distinction publique
Bimensuel romand
1992, 8 p., Frs 3.65

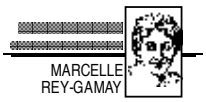
La Nouvelle Distinction
Revue européenne mais romande
1994, 20 p., Frs 4.–

Citations du Président Philippe Pidoux
Doré à la main, signet en nylon, 1991, 16 p., Frs 5.–

LES ÉLUS LUS (XL)

L'Aveu

Je partirai des 8 médias, 7 romands et un suisse, qui me sont passés sous les yeux les 19 et 20 août.



MARCELLE REY-GAMAY

Première leçon

L'Aveu du président William* Clinton, malgré sa simplicité en anglais, a donné lieu à plusieurs traductions. Si l'on fait abstraction des mots employés pour qualifier l'inopportunité de la relation, sur ces 8 médias qui rapportent la phrase complète et entre guillemets, on trouve déjà 7 formes différentes:

- *«En effet, j'ai eu une relation avec Mlle Lewinsky qui n'était pas…»* (2/4/5/8)
- *«J'ai effectivement eu une relation qui n'était pas…» (3)*
- *«J'ai effectivement eu avec Mlle Lewinsky une relation qui n'était pas…»* (1/7)
- *«J'ai eu une relation avec Monica Lewinsky qui n'était pas…»* (1/7)
- *«J'ai eu une relation qui n'était pas… avec Monica Lewinsky»* (7)
- *«J'ai eu avec Mlle Lewinsky une relation qui n'était pas…»* (6)
- *«J'ai eu avec Mlle Lewinsky, une relation qui n'était pas…»* (7)

À noter que 4 formes différentes apparaissent dans le même journal (7) dont 3 sur la même page (une façon de faire croire à sa pluralité?) La dernière, à la virgule extravagante**, apparaît dans la rubrique «analyse» sous le titre «explication de texte» (sa volonté d'affirmer sa différence à tout prix?).

Bref, les variantes démontrent qu'une phrase traduite, même entre guillemets, ne pourra jamais être considérée comme un discours direct, c'est-à-dire qu'elle ne saurait rapporter exactement les paroles de quelqu'un.

Deuxième leçon

Malgré leurs différences, les 8 médias respectent la place de la négation de l'original lorsqu'ils citent la phrase complète; avec deux adjectifs à choix: «qui n'était pas appropriée» (1/3/7) ou «qui n'était pas convenable» (2/4/5/6/8). Mais les choses changent lorsqu'ils ne citent que la relation. Certes on trouve deux fois une «relation pas appropriée» (1/8), mais aucune «relation pas convenable». Les traducteurs semblent préférer une «relation non appropriée» (1), «…déplacée» (2/4/5/8) ou «…inappropriée» (5).

Finalement, c'est ce dernier adjectif, qui n'apparaît pourtant qu'une seule fois dans notre série des 19 et 20 août, qui va s'imposer dans la presse francophone au cours des semaines suivantes. Probablement parce que c'est la traduction française en un seul mot la plus proche de l'expression anglaise.

- *«La même semaine, quotidiens et hebdomadaires faisaient évidemment la une sur les relations "inappropriées" du président et de la stagiaire»* (9).
- *«…l'homme le plus puissant du monde* (sic), *a reconnu* […] *avoir eu "une relation inappropriée" avec l'ex-stagiaire de la Maison-Blanche»* (10).
- *«C'est qu'ils en ont gros sur le cœur, les Américains, au sujet de l'ancienne stagiaire de la Maison-Blanche et de ses "relations inappropriées" avec le maître du monde»* (11).
- *«Le 17 août, lorsque le président confessa ses "relations inappropriées" devant le peuple…»* (12).
- *«Pour avoir duré si longtemps, la relation "inappropriée" de Bill et Monica pourrait bien s'être nourrie de sentiments autant que de sexe»* (13).

Vous pourrez ainsi vous flatter d'avoir assisté au mois d'août 98 à la naissance d'une formule historique. À l'instar des LIAISONS DANGEREUSES (Choderlos de Laclos, 1782), des AMITIÉS PARTICULIÈRES (Roger Peyrefitte, 1944), de L'ÉPECTASE (1974, terme inventé à l'occasion de la mort du Cardinal Daniélou) qui permettent de qualifier certaines histoires de cul, les RELATIONS INAPPROPRIÉES (William Jefferson Clinton, 1998) serviront à l'avenir à parler d'agréables relations sexuelles qu'on a d'abord niées et qu'on est obligé de regretter officiellement lorsqu'elles deviennent de notoriété publique.

Troisième leçon

Le Petit Robert ne mentionne «inapproprié» que depuis 1993. Il précise que le mot n'est attesté que depuis 1975 et ajoute une remarque étymologique curieuse: *«in-* et *approprié*; cf. angl. *inappropriate* (1804)», comme s'il regrettait de ne pas pouvoir accuser ouvertement l'anglais d'avoir imposé cet antonyme, pourtant formé de façon tout à fait régulière. En ce qui concerne le sens, comme pour «approprié» (qui lui daterait de 1579), le mot s'emploie pour des idées et des choses mais jamais avec une nuance morale pour un comportement, une action, une relation. D'ailleurs le Robert & Collins donne comme traduction du sens d'INAPPROPRIATE qui nous intéresse: *«action, behaviour, remark:* **inopportun**»; et il ne donne pour INAPPROPRIÉ que: *«terme, mesure, équipement:* **inappropriate**».

Vous pourrez ainsi vous vanter d'avoir assisté à la fin de l'été 1998 aux premiers pas d'un anglicisme. En effet grâce au président des Etats-Unis, «inapproprié» ne va certainement pas tarder à éclipser «inopportun» dans son sens de «déplacé, fâcheux, importun, inconvenant, intempestif».

Récréation

Quelques citations à propos de l'Aveu que j'avais gardées pour la bonne bouche:

- *«Hillary Clinton: "un amour inébranlable"»* (1)
- *«Enfin Clinton a vidé son sac»* (6)
- *«Clinton lors de ses explications… Un crédit très ébranlé»* (8)

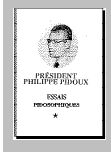
M. R-G.

* Jeu d'initiés et/ou jeu d'initiales? C'est ainsi que *Le Monde* le prénomme.

** À propos de ponctuation, on peut regretter qu'aucun journal n'ait commis l'erreur d'écrire: «En effet, j'ai eu une relation avec Mlle Lewinsky, qui n'était pas appropriée». Ce qui aurait pu alimenter un nouveau débat: était-ce la relation ou la personne qui ne convenait pas? On aurait pu aussi lui faire regretter les deux: «En effet, j'ai eu une relation avec Mlle Lewinsky, qui n'étaient pas appropriées».

(1) *24-Heures*, 19.8
(2) *BlueWindow*, 19.8
(3) *L'Hebdo*, 20.8.98
(4) *L'Impartial*, 19.8
(5) *La Liberté*, 19.8
(6) *La Presse Riviera/Chablais*, 19.8
(7) *Le Temps*, 19.8
(8) *Le Nouvelliste*, 19.8
(9) *Marianne*, 24.8
(10) *Coopération*, 26.8
(11) *Charlie-Hebdo*, 26.8
(12) *L'Hebdo*, 17.9
(13) *Le Temps*, 22.9

Nos publications encore disponibles



Essais pidosophiques
Relié toile isolante, 1995, 16 p., Frs 5.–

L'État de Vaud existera-t-il encore en l'an 2000?
Colloque 1996, 104 p., Frs 12.–

Jean-Pierre Tabin
La cuisine distinguée
1996, 56 p., Frs 19.–

Romands noirs
Recueil de nouvelles policières
Baleine, 1998, 104 p., gratuit

Viens, femme, te rasseoir sur le banc…

Retour de vacances : critiquons Bouvier

DEPUIS la mort de l'auteur, nous assistons, impuissants, à l'encensement galopant de sa mémoire et de son œuvre : rediffusions télé et radio qui se succèdent sans pudeur (un soir que je croyais revoir le plan fixe de la semaine précédente –même décor, mêmes anecdotes– je remarquai la différence à ce détail près qu'il buvait là du vin rouge alors qu'il était au whisky dix jours plus tôt), plus les livres, les expos, les disques, les exhumations d'archives et de témoignages (qui ne l'a jamais rencontré ?). N'y tenant plus, je décidai qu'il était temps d'entreprendre quelque chose pour dissiper ces vapeurs de roses qui allaient finir par nous l'étouffer et partis pour les îles d'Aran.

La pêche fut fructueuse. À Galway, je pouvais déjà noter dans mon petit carnet : *«Bouvier utilise 2 x "calembredaine" à quelques pages d'intervalle.»* Même le lecteur le plus affamé ressent une sensation de trop-plein proche de l'écœurement s'il doit avaler un mot si lourd en si peu de temps. Bouvier, en bon gastronome, aurait dû le savoir (1) et il me semblait que cela ferait un bon début.

Sur les îles d'Aran: ❶ Bouvier, ❷ moi

Mais, chose étrange, de retour en Suisse, à ma table de travail, impossible de remettre l'œil sur la bi-occurrence hypersustentatrice. En cherchant longtemps, j'ai eu le loisir de recenser de nombreux «quiproquos», quelques «palinodies», énormément de «chaudron», mais pas plus d'une «calembredaine». Où était-elle passée ? Je ne le sais toujours pas. Quelque génie celte l'aura-t-il fait disparaître, ou serait-ce plutôt un effet secondaire de la Guiness de Galway ? (Des lecteurs bienveillants voudront-ils se plonger dans *Le Journal d'Aran* pour infirmer ce diagnostic ?)

Allais-je laisser tomber si près du but ? Heureusement, j'avais autre chose dans la manche.

Voulant me recueillir aux endroits même où notre nomade national avait posé ses pieds mercuriens, j'ai poussé jusqu'à cette curiosité de la nature décrite page 50 (édition Payot Voyageurs) : *«Le visage giflé, les cheveux collés de saumure et d'embruns, nous avions le plus grand mal à tenir debout. Je me demandais ce qui justifiait un parcours si risqué lorsque nous sommes arrivés au-dessus d'un bassin qui forme un rectangle d'une symétrie absolue. La mer qui s'engouffre sous cette terrasse l'a fait éclater en donnant à cette cavité exutoire un tracé si parfait –angles et arêtes nettes comme tirés au cordeau et au fil à plomb– qu'il est impossible de ne pas penser épures, scies de carriers, travail humain, avec cette réserve que ce chaudron de sorcière ne sert absolument à rien. Ce phénomène naturel a d'autant plus intrigué qu'en dehors de quelques systèmes cristallins et plaquettes sanguines, le rectangle est une forme très rare dans les trois règnes, et a donc donné carrière aux hypothèses les plus rocambolesques. On a prétendu que ce bassin était l'orée d'un tunnel qui, à l'âge d'or des Atlantides, reliait l'île à la côte du Connemara, mais les plongeurs qui l'ont explorée par temps calme n'ont rien trouvé qui puisse étayer ces calembredaines. Comme ni les historiens ni les géologues n'offrent d'explication valable à cette énigme, il est plus raisonnable de penser que quand la nature –qui n'a pas d'avis à prendre de nous– veut s'offrir un triangle parfait, elle se l'offre sans lésiner.»*

Avant de m'y rendre, je consultais à tout hasard le *Guide du Routard*, et voici ce qu'on peut lire à la page 283 : *«Au pied du fort, sur la côte, voir le Wormhole ou "Poll na bleist" (trou de ver), vaste ouverture rectangulaire dans le sol comme si une dalle gigantesque s'était effondrée. Depuis la route de Kilronan, prendre à droite un petit sentier en direction de Gort na Glapall. On rejoint ensuite la côte par la falaise jusqu'à cette piscine extraordinaire. On trouve l'équivalent en plus petit au sud de l'île. Là, on les appelle Puffin's Holes.»*

Ainsi, Bouvier et le Routard se sont abreuvés à la même source rectangulaire. N'est-ce pas décevant ? L'évocation du lieu, grandiose et recherchée dans un cas (rocambolesque, quiproquo, calembredaine, énigme), se ratatine ailleurs de façon choquante et on en vient à se demander, tout repris qu'on est par la réalité, si Bouvier n'en aurait pas lui-même un peu rajouté. Je devais en avoir le cœur net.

Arrivée sur place après une longue marche tâtonnante sur de la roche glissante et puante, seule dans ce milieu hostile, effrayée par le bruit violent de l'eau qui montait du sol, je me suis retrouvée exactement là où il s'était tenu (voir photo). Alors ? Rien ! De la non-littérature à l'état pur ! Je peux vous assurer que n'importe quel gros mot («calembredaine», par exemple, sans vouloir insister) aurait été totalement déplacé et je lui ai adressé d'amers reproches.

Certains esprits forts me diront que je suis tombée dans le grossier piège de l'illusion référentielle, cette erreur qui, d'après les linguistes, consiste à croire naïvement que les mots se réfèrent à des choses. Certes et cqfd. Avec un peu d'imagination, le *Routard* à portée de main, Bouvier aurait très bien pu écrire ces pages au chaud dans sa baignoire et on n'y aurait vu que du feu. Est-ce que cette leçon ne valait pas un voyage ?

M. L.

Nicolas Bouvier
Journal d'Aran et d'autres lieux
Payot, 1993, 182 p., Frs 14.80

Guide du Routard
Irlande
Hachette, 1998/1999, 560 p., Frs 25.60

(1) De même, dans *Le poisson-scorpion*, il emploie «chitine» ou «chitineux» chaque fois qu'il voit un insecte, et Dieu sait s'il en croise, des invertébrés !

Fulgurante volonté de détermination de la part du gouvernementvaudois

EXTRAIT DU PROCES-VERBAL DU CONSEIL D'ETAT DU CANTON DE VAUD
Séance du 22 avril 1998
Présidence de M. Philippe Biéler, président
LE CONSEIL D'ETAT DECIDE:
1. de décider que les commissions extraparlementaires et

Jean-Claude Izzo
Solea
Série Noire, 1998, 256 p., Frs 12.10

L'amateur de polars s'accommode fort bien des stéréotypes dont le *serial hero* se voit chargé –ils sont souvent au service de l'efficacité narrative. Ainsi, Fabio Montale, ce flic de Marseille dont Jean-Claude Izzo relate ici la troisième et dernière enquête (sauf résurrection façon roman feuilleton), après deux succès critiques, *Total Khéops* et *Chourmo* (Série Noire). Comme tant de ses confrères, Montale bénéficie de relations qu'il sait mobiliser au moment opportun, il aime le jazz (*Solea* est le titre d'un morceau de Miles Davis), il a ses bibines préférées, et commentées, il se déplace dans un environnement urbain parfaitement maîtrisé. Il ressort chaque fois plus cabossé mais chaque fois plus pugnace de ses péripéties successives.

Certes, pour renforcer le stéréotype, il faut encore doter le *serial hero* d'un signe particulier, ce dernier relevant généralement du stigmate. Combien de flics ou de détectives privés, alcooliques, borgnes, bossus, homosexuels, manchots, malhonnêtes, amoureux d'une coiffeuse midinette –longue serait la liste– n'ont-ils pas peuplé le polar ? Ces stigmates tiennent la plupart du temps de l'anecdote. Ils sont eux aussi au service de l'action.

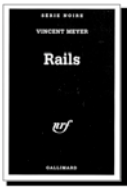
Montale possède lui aussi son signe distinctif, mais il est envahissant. Le héros-narrateur est un sentimental. Et pas de manière narquoise, comme s'autoproclamait un Eddie Constantine dans les nanars du cinéma français. C'est un sentimental doué pour la souffrance, obsédé par le génie du lieu, Marseille, par le souvenir des amours perdues et par celui des amis morts. Montale est un sentimental en quête d'un bonheur qui n'en finit pas de se sauver. Il a une bonne mémoire, mais, surtout, il lui faut affronter le réel.

Dans *Solea*, le réel, pour ce flic qui a fini par quitter la police par haine des flics et des armes, c'est le retour de Babette, un flirt d'antan, une journaliste opiniâtre qui mène une enquête proprement explosive sur les agissements de la Mafia à Marseille. Soucieuse de rendre public le résultat de ses investigations, Babette est prise de vitesse par l'organisation de Cosa Nostra. Traquée par des tueurs, elle lance un appel au secours à son ancien amant, moins pour qu'il la protège physiquement, elle sait qu'il n'en aurait guère les moyens, que pour lui faire conserver en lieu sûr les disquettes contenant les preuves de ses dénonciations.

Désœuvré, hormis le temps passé à citer les poètes et à ressasser ses désillusions privées comme professionnelles, Montale relève le défi. La Mafia également, qui ne tarde pas à le lui faire savoir, en assassinant certains de ses proches. Forcément, les flics, honnis, une jolie commissaire dont il tombe amoureux ne faisant que renforcer son désespoir, seront de la partie.

«Pour la première fois, je vivais avec deux tueurs et deux flics sous mes fenêtres. Le Bien et le Mal en stationnement autorisé devant chez moi. Dans un statu quo. Avec moi, au milieu, comme l'étincelle qui mettrait le feu aux poudres.» Montale n'étant pas l'inventeur de la poudre, il en payera les conséquences.

Avec pour toile de fond omniprésente les paysages de Marseille, *Solea* est la relation du combat que se livrent l'affectivité et le professionnalisme, les larmes offertes et le sang provoqué, *Marius et Jeannette* et *Borsalino*. *(G. M.)*

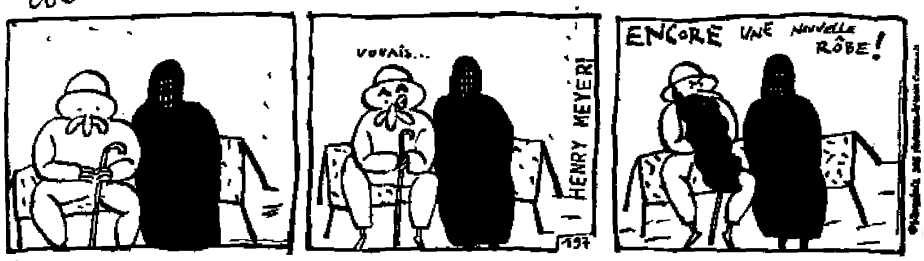


Vincent Meyer
Rails
Série Noire, 1998, 204 p., Frs 10.–

«Le premier à mourir fut le comptable. Je pouvais pas le blairer, toujours avec son loden vert, l'air de chercher une petite vieille pour l'aider à traverser la rue.» Après le comptable, ce fut successivement au tour du boucher, du manutentionnaire et enfin du plombier de succomber à l'ire assassine de Monsieur Petitpas, un veuf inconsolable mais à la destinée jusque-là sans histoire, qui n'avait rien à reprocher à d'honorables corps de métiers. Monsieur Petitpas a préparé son affaire de façon méticuleuse. Il a commencé par se faire la main en étranglant les chats de sa concierge, eux aussi au nombre de quatre. Il a repéré les lieux, pris note des habitudes de ses victimes, bien plus robustes que lui, et est passé à l'acte. Puis il s'est livré à la police et a avoué ses crimes.

Les quatre hommes seraient d'après lui collectivement responsables de la mort de son fils Daniel, écrasé par un char alors qu'il effectuait son service militaire en Allemagne, en tant qu'homme à tout faire employé dans une gare de triage. Monsieur Petitpas n'a pas supporté l'accumulation d'événements funestes. Il n'a rien pu faire contre la maladie de son épouse, il se doit de venger son fils.

Qu'est-ce qui a poussé Monsieur Petitpas à de tels égarements ? Le chagrin lui aurait-il fait perdre la raison ? Que savait-il exactement de ces quatre hommes ? Et que faisait Daniel, le préposé aux nettoyages, à proximité d'un char en mouvement ? Avec sa construction tarabiscotée, enquête sur une confession à laquelle l'auteur lui-même vient se mêler, *Rails* est un drôle de roman, un de ces OVNI dont la Série Noire nous gratifie de temps à autre pour notre irritation ou notre amusement. On en déconseillera la lecture à ceux qui souhaitent se distraire durant leur service militaire. *(G. M.)*



Je ne le finirai pas

Claude Mossé
Ces Messieurs de Berne 1939-1945
Stock, septembre 1997, 332 p., Frs 41.10

De nombreuses révélations historiques épateront les lecteurs de cet ouvrage: *«…Helvètes, Burgondes et Alamans n'occupaient au début du XIIIe siècle qu'une faible partie du territoire suisse actuel, dans la région du Gothard.»* (p. 15) *«Il ne manque pas d'esprits conservateurs pour encore déplorer que le droit de vote fédéral ait été accordé aux femmes par le Parlement en 1971; droit pourtant assorti de restrictions par les administrations locales, en particulier dans les cantons à vocation agricole.»* (p. 13) *«Tous les fastes réservés aux hôtes de marque furent déployés lorsque, en 1937, Mussolini vint à Lausanne recevoir le diplôme de docteur* honoris causa *de l'université vaudoise.»* (p. 26) […rappelons que le Duce n'est jamais venu chercher le titre qui lui fut effectivement décerné.] *«…la "paix du travail", acceptée en 1937 par l'ensemble des cantons…»* (p. 26) […sans avoir été soumise en votation, puisqu'il s'agit d'un accord entre partenaires sociaux.] *«Le succès du journal* La Nation [mensuel] *était bien plus important en Romandie que pouvait l'être, à la même époque,* L'Action française [quotidien] *en France.»* (p. 55)
La psychologie des dirigeants helvétiques y apparaît sous un jour nouveau, ainsi le général Guisan était *«Romand, donc francophone, friand de littérature française classique, avait pour promenade dominicale favorite le château de Coppet, où il se confrontait avec le fantôme de Mme de Staël à laquelle il vouait une profonde admiration.»* (p. 42)
L'histoire navale française nous cachait également des poches d'ombre: *«Tobrouk tombera, les Alliés débarqueront en Afrique du Nord et, le 27 novembre* (1942), *la flotte française de Mers el-Kébir se sabordera sur l'ordre de Darlan…»* (p. 216)
La géographie elle-même n'échappe pas à la remise en cause: *«…la rue Desgranges, qui est à Genève ce qu'est l'avenue Foch à Paris.»* (p. 297) *«…Porrentruy, bourgade chaux-de-fonnière…»* (p. 230) Pas plus que l'actualité récente: *«Tout récemment encore, la coutellerie helvétique a pu, par le truchement des services de vente de matériel militaire, fournir pour quelque sept cents millions de francs suisses de machettes aux Rwandais des deux camps, Tutsis et Utus.»* (p. 48) […à Frs 20.– la machette, cela fait 35 millions de machettes dans un pays qui comptait près de 6 millions de paires de mains avant le génocide…]
Bref, *«À leur grand étonnement, mes proches prétendent que je connais mieux l'Helvétie que beaucoup d'autochtones.»* (p. 11)
La preuve est faite: certains pratiquaient le dîner de cons en Suisse romande depuis de nombreuses années! *(J.-E. M.)*

Oubliés une deuxième fois?

Manuela Salvi & Raphaël Aubert
Ces justes qui sont l'honneur de la Suisse
RSR-La Première/L'Aire, 1998, CD-audio, Frs 30.–

À peine conclu l'accord entre les banques suisses et le Congrès juif mondial, que s'agite déjà une poignée d'archéo-notables de la vieille droite pour réclamer la peau de la commission Bergier et le retour *«au sens de la responsabilité face à l'État»*. Selon ces crocodiles édentés, il convient de *«ne plus se fixer sur la question de la culpabilité et de se pencher aussi sur les aspects positifs de l'attitude de la Suisse.»* Le mépris appelle le mépris, et il faudrait se contenter de renvoyer à la rédaction de leurs inintéressants mémoires ces boulonneurs de chapes en plomb, héritiers des acrobates qui réussirent après la guerre à ressouder les liens entre Berne et les Alliés, sans procéder à la moindre épuration interne. Mais profitons de l'occasion pour leur opposer «les Suisses qui eurent une attitude positive».
Grâce à ces quatre émissions de la RSR, maintenant disponibles sur CD, on peut rappeler, exemples concrets à l'appui, que tous les Helvètes ne furent pas des petits Rothmund verrouillant les frontières et refoulant les réfugiés. Résistance, désobéissance, dissidence –minoritaires bien sûr–, il y eut. Une fois de plus, la culpabilité collective n'existe pas.
Qui étaient ces passeurs bénévoles, ces falsificateurs de documents, ces hôtes clandestins? Si la proximité des frontières détermine une répartition géographique évidente, les autres critères habituels n'opèrent pas ici. Ce sont un chef de la police cantonale (le plus connu, Paul Grüninger, à Saint-Gall), un contrebandier-agent du SR (Fred Reymond, au Sentier), un diplomate (Carl Lutz, à Budapest) ou une infirmière (Anne-Marie Im Hof-Piguet, en mission pour la Croix-Rouge suisse dans le Sud de la France). Pas plus de délimitation politique que sociale: leurs motivations sont diverses: famille francophile, tradition chrétienne, engagement humanitaire, devoir de protestation (l'une d'entre eux fait mention de la lecture d'*Antigone* par André Bonnard).
Si leur héroïsme est honoré en Israël, il n'en va pas de même ici, où le silence entoure leurs actes depuis 1945. Preuves vivantes des lâchetés d'État, ils furent victimes de mesures judiciaires, occultés par une presse préoccupée de reblanchir son histoire. Une honnête modestie les fit souvent se résigner, «on n'allait pas se vanter», comme dit l'une d'entre eux.
La désobéissance aux autorités est un sujet qui mériterait d'être développé. Y eut-il notamment –tabou suprême, tant règne la religion du travail bien fait– du sabotage dans les usines d'armement qui travaillaient pour le Reich? Comment s'organisa l'extrême-gauche (des nicolistes aux anarchistes) dans la clandestinité? Derrière les individualités qui apparaissent un peu plus clairement aujourd'hui, peut-on discerner des réseaux, des solidarités? Les historiens n'ont pas fait ce travail de reconstitution des bribes de résistance qui apparurent. Raison de plus pour saluer ce travail de journalistes, premier document accessible sur le sujet. *(C. S.)*

«Une histoire des victimes entre elles»

Quêtes de reconnaissance

Monument aux insurgés du ghetto de Varsovie (1948)

VOILÀ un livre à la fois nécessaire et délicat. Nécessaire parce qu'il met en évidence l'évolution des attitudes envers les rescapés des camps nazis; délicat parce que ce sujet, douloureux s'il en est, exacerbe toutes les sensibilités.

Employé par l'Amicale belge des ex-prisonniers d'Auschwitz, l'auteur a été atterré de constater à quel point les survivants de l'horreur se livraient, derrière une traditionnelle unanimité de façade, à une véritable compétition de souffrance, chaque groupe d'anciens déportés cherchant à accaparer le capital symbolique de ce qu'on pourrait appeler la sacralisation des camps de la mort.

Tout commence derrière les barbelés déjà, une sorte de hiérarchie y était pratiquée, qui faisait sentir aux déportés raciaux, sociaux ou sexuels un certain mépris de la part des politiques, eux-mêmes souvent en lutte contre les prisonniers de droit commun, instruments des SS. Dans l'immédiat après-guerre, seuls les déportés résistants eurent vraiment la parole, et les autres, les Juifs au premier chef, furent réduits au silence, partageant souvent eux-mêmes une forme de culpabilisation: ils avaient été châtiés sans lutter, et en plus ils avaient survécu là où tant d'entre eux avaient succombé. Longtemps il en résulta, acceptée par une partie des rescapés juifs eux-mêmes, une occultation de leur identité propre. Sur les panneaux du musée d'Auschwitz, l'anecdote est connue, les déportés furent jusqu'à récemment dénombrés en fonction de leur seul pays d'origine, option patriotique qui escamotait la dimension raciste des persécutions.

De ce que Jean-Michel Chaumont appelle une «victimisation secondaire», de cette différence entre les héros et les victimes qui structure la présentation des déportés au sortir de la guerre, va naître plus tard en réaction une dualité innocents/résistants, qui fera de ceux qui ont été pourchassés pour leur «être», et non pour leurs actes, d'authentiques martyrs, d'une «valeur» sinon supérieure, du moins distincte des autres.

La théorisation de cette attitude apparut en 1967, dans un colloque réunissant plutôt des philosophes que des historiens, où Elie Wiesel fit précisément de cette innocence un signe d'élection, par le démon cette fois-ci. La fusée de l'unicité de l'*Endlösung*, génocide sans commune mesure avec les autres, était allumée. Elle n'a cessé de s'élever depuis lors, certains auteurs américains, toujours prêts à substituer la quantité à la qualité, inventant même le concept d'«unicité unique», et fulminant les pires anathèmes contre tous ceux qui osent contester une notion aussi antihistorique (1). Dans le contexte américain, on voit bien comment cette thématique exclusiviste permet de souder une communauté juive dont les liens antérieurs (langue, religion, culture) se sont progressivement dissous. Mis à part les souvenirs, que reste-t-il de commun entre Woody Allen et les sectateurs du Rabbi de Loubavitch? Mais une telle monopolisation du concept de génocide va engendrer une attitude de rejet, et des polémiques odieuses de toutes parts, à l'encontre des autres revendications similaires (Amérindiens, Arméniens, Tziganes, la liste est longue…), qui sont ainsi ramenées au rang de «massacres traditionnels», incomparables à l'Holocauste (2).

Remarquable par sa clarté dans un débat où le jargon et les querelles de nomenclature abondent, cette thèse présentée à l'École des hautes études en sciences sociales, tente de comprendre les réactions des victimes et les enjeux des débats, sans les politiser à outrance. Chaumont pratique, comme Todorov, une analyse minutieuse et sensible des arguments tenus de part et d'autre, et ne craint pas d'élargir son propos à d'autres débats contemporains, comme la querelle des historiens allemands.

Dans la dernière partie de son livre, l'auteur tente d'établir une typologie qui, sans offenser la mémoire des survivants ou de leurs descendants, permette de distinguer les diverses catégories de massacres à grande échelle. D'une manière assez convaincante, il sépare *ethnocides* et *génocides*, suivant la volonté de faire disparaître le groupe (ce qui peut faire tolérer l'assimilation de ses membres) ou d'exterminer les individus composant le groupe. Le judéocide retrouve par là un caractère particulier, puisqu'il semble que les Tziganes anciens combattants ont pu par exemple parfois échapper à la chambre à gaz.

L'aspect le plus intéressant de l'ouvrage est de mettre en évidence la compétition, tragique mais profondément enracinée, entre victimes d'un même malheur qui cherchent à obtenir une part de reconnaissance symbolique du reste de la société. De ce point de vue, l'importance démesurée accordée en Suisse, par ses partisans comme par ses détracteurs, à la compensation *financière* des dommages infligés par l'Etat et les banques suisses aux Juifs et l'insignifiance des autres gestes (mis à part dans le domaine historique et cinématographique) montrent bien que l'on est encore loin d'une quelconque justice.

La représentation, associative ou judiciaire, des victimes pose également problème. Comment s'assurer d'une reconnaissance équitable des victimes si toutes ne peuvent pas être représentées. Quelle mémoire par exemple pour les handicapés gazés par les nazis? Ou, cas encore moins connu, pour les «asociaux» (vagabonds, alcooliques, prostituées, etc.) stérilisés en grand nombre, et finalement déportés (triangle noir)? Et la liste n'en finirait pas, tant l'imagination de la barbarie semble inépuisable.

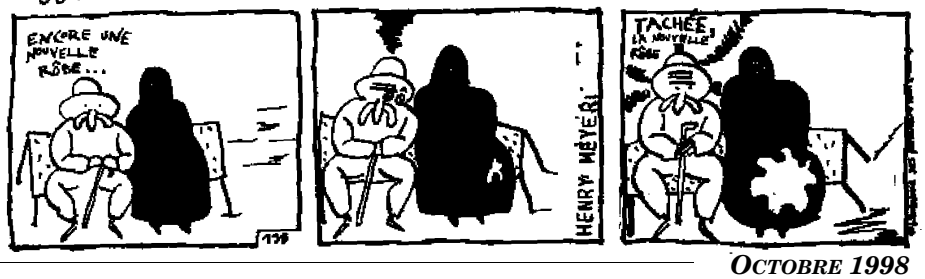
C. S.

Jean-Michel Chaumont
La concurrence des victimes
Génocide, identité, reconnaissance
La Découverte, 1997, 380 p., env. Frs 50.70

(1) La première extermination européenne attestée semble dater de deux mille ans av. J.–C., il s'agit de l'hypogée de Roaix (Vaucluse), qui contient les ossements d'une centaine d'individus passés par les armes, des deux sexes, avec une moyenne d'âge de 12 ans. Dans le genre fourre-tout sans véritable problématique, on consultera *L'histoire inhumaine, massacres et génocides des origines à nos jours*, sous la direction de Guy Richard, Colin, 1992, 479 p.

(2) La transformation progressive du lexique, de génocide en Holocauste, puis d'Holocauste en Shoah, témoigne également de cette tendance à l'extraction du judéocide hors du domaine de l'analyse historique.

Viens, femme, te rasseoir sur le banc…



Une vocation tardive

Il l'avait promis, il a tenu parole. Lorsqu'il avait quitté la direction du combinat Édipresse, Jacques Pilet avait annoncé: *«Et après tout, je pourrais aussi écrire des livres, ou écrire des poèmes. C'est pas vrai, mais merde, à la fin, qu'on me laisse tranquille! Je prends une pause, qui sera active. Et j'ai tellement de rêves et d'envies…»* (*Journal de Genève*, 21 décembre 1997)

À quelques jours de l'Épiphanie, avec cette finesse et cette réserve qui n'appartiennent qu'à lui, il nous ouvrait le vasistas de son jardin secret. L'éditorialiste planétaire écrit des poèmes. Lui aussi.

Restait à les publier. Un courageux éditeur de gauche, ami des humbles et des mal-aimés, le fait aujourd'hui, dans une collection qui s'honore déjà des épopées mythographiques du baron de Coubertin et de Georges-André Chevallaz. Émue devant tant de beauté, *La Distinction* reproduit *ex abrupto* et *in extenso* la présentation de l'éditeur et le premier poème, flamboyant, du recueil.

De la tour d'ivoire à l'ermitage dans les châtaigniers

par Michel Moret, des éditions de l'Aire

Il y a peu une nouvelle, à peine croyable, semait la consternation parmi l'élite intellectuelle de ce pays, et c'est presque dire parmi celle du monde entier: Jacques Pilet nous quittait. Il partait pour une destination inconnue, qu'il laissait, à dessein, dans un lointain vague, que l'on pouvait à peine deviner entre l'Atlantique et l'Oural, et nous abandonnait soudain seuls sans le support spirituel, la lumière divinatoire, en un mot la vision, qui nous disait tous les matins, en cinq minutes que prenait la lecture du *Nouveau Quotidien*, quoi penser de l'importation de foies de lapin polonais, pourquoi ne pas s'inquiéter de la fermeture de deux cents PME en une année, ou quelle cravate porter à un débat télévisé. Déjà, depuis quelque temps, il s'était retiré dans une sorte de tour d'ivoire, mais son aura toujours présente irradiait encore la pensée commune du bord du lac.

Un maigre réconfort nous était apporté à l'annonciation de la création du journal *Le Temps*, syncrétisme de toutes les idéologies, libérale et ultra-libérale. Un repère unique devait nous guider et nous fournir le confort cérébral dont nous avons besoin. Mais comment croire qu'un journal puisse remplacer un homme? Seul l'espoir, qu'il a lui-même induit en partant, de voir publier de-ci de-là quelques-unes de ses épîtres aux mécréants nous permettait de garder notre faculté d'ouverture en éveil.

Enfin, le voilà: le premier texte médité et mûri dans l'ermitage! Sans aigreur, ni amertume, en dépit des souffrances et des affronts endurés. Toujours la même force de conviction, toujours la même foi en un avenir uniforme et hiératique, malgré les quelques doutes qu'il laisse transparaître pour plaire à l'intelligentsia critique. Ce n'est qu'après de grandes difficultés et de nombreuses humiliations que nous pouvons aujourd'hui soumettre à votre satisfaction intellectuelle ces premières lignes qui laissent présager l'œuvre finale du XXe siècle et certainement fondatrice du troisième millénaire. Il a fallu se déguiser en jeune reporter en quête de conseils pour approcher et infléchir la défiance de l'homme un peu bourru, mais cachant un cœur d'or, manger beaucoup de fromages de chèvre et parler de l'Expo 2001. La tâche n'était pas facile, mais nous avons réussi à amadouer l'homme du monde devenu une sorte de vieux brigand et distraire son attention en lui lançant un numéro de la gazette boursière de Budapest pour lui soustraire son gros cahier d'écolier. À vous de juger, d'apprécier et d'aimer. Peut-être pouvons-nous dire qu'aujourd'hui Jacques Pilet a enfin trouvé sa vocation première.

M. M.

Inédit: le premier poème ardéchois de Jacques Pilet

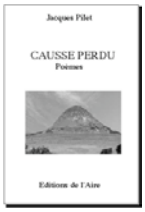
Seul

De la Camargue au Sud, j'entends le ténu galop
Tandis que du Nord vient un vent d'hydromel
À droite et à gauche cette fois pas de mauvais cocktail
Mais d'étranges collines où rôdent les lycanthropes.

Au-delà du Vivarais, y a-t-il vraiment l'Europe?
D'ici je peux en ressentir la substantifique moelle
Elle est tout entière dans cette imprudente coccinelle
Qui me chatouille l'aisselle tandis que je fume une clope.

Ah! devenir en ces lieux comme le vieil Esope
Ou comme Kenneth sous le long orage de Gourgounel
N'avoir pour muse qu'un vieux bout de ficelle.
Saurai-je, comme le jeune R, faire ployer les héliotropes?

Assis dans les fougères, je rêve à celle… mais stop!
A-t-on le droit de rêver quant éclatent les shrapnels
Et que pour dix affamés on ne compte qu'un bretzel?
Saurai-je être seul sans être misanthrope?



Jacques Pilet
***Causse perdu**, poèmes*
L'Aire, 1998, 58 p., Frs 23.80

Un cénotaphe de papier

«Un tipi peint - Assiniboins»

COIFFURES de plumes, pectoraux en poils de porc-épic, pueblos poussiéreux ou tipis fragiles: vous ignorez le nom de leur auteur, mais vous avez certainement déjà vu l'une ou l'autre de ces photos, tant elles ont été reprises, maltraitées ou décalquées depuis trente ans par tous ceux qui ont eu à traiter des Amérindiens dans la presse, au cinéma ou dans les bandes dessinées.

Edward Shérif Curtis (1868-1952) a passé trente années à dresser son recueil ethnographique et photographique consacré aux dernières populations indiennes de l'Ouest et du Nord. Il a visité quatre-vingts tribus, tiré quarante mille clichés, enregistré sur dix mille rouleaux de cire leurs chants et récits.

Figés dans des portraits de trois-quarts, altiers, la lippe méprisante, ou de face, l'œil vrillé dans l'objectif, parfois souriants, les Kwakiutls, les Yanktonai, les Qáhatīka et tant d'autres sont là, sous nos yeux, photographiés entre 1895 et 1908, au moment où ils agonisaient dans les réserves. Si toute photo est un dernier appel qui nous vient des générations passées, certains recueils restituent véritablement des morceaux de l'histoire humaine qui ont été radicalement effacés, comme le faisait le livre de Roman Vishniac, *Un monde disparu* (Seuil, 1984) pour les communautés juives d'Europe centrale.

Mis à part les poses sur fond de toile ou dans la nature, Curtis affectionne les ambiances crépusculaires: trois guerriers Crows à cheval surgissant d'un bois, une tribu navajo disparaissant dans un cañon. On sait qu'il truqua, effaçant les traces de la civilisation dans le paysage et le costume, imposant des perruques, des anneaux dans le nez ou des costumes en écorce de cèdre que plus un Indien n'acceptait de porter au début de ce siècle. Mais cette mise en scène donne une unité remarquable au tout, incarnée dans son titre original *The North American Indian, being a series of volumes picturing and describing the Indians of the United States and Alaska*, que l'éditeur Taschen a pluralisé étrangement, sans doute par souci contemporain de respecter la diversité de ces peuples.

Vingt volumes, imprimés à petit tirage sur un onéreux papier importé, financés par Morgan, le magnat des chemins de fer, préfacés par le président Roosevelt (Théodore, celui du *big stick*), c'est-à-dire par ceux-là mêmes qui furent les ultimes exécuteurs des peuples indigènes, *The North American Indian* est un monument funéraire, un tombeau somptueux, tombé dans l'oubli pendant près d'un demi-siècle, avant, porté par la vague écolo-indianiste, de resurgir dans de multiples publications et expositions.

L'édition Taschen présente l'avantage sur les autres (Photopoche, 1990, par exemple) d'offrir en échange d'une somme modique l'intégralité des portfolios qui accompagnaient les ouvrages ethnographiques de Curtis. Près de 800 pages de photos rarissimes, émouvantes à souhait.

C. S.

Edward S. Curtis
Les Indiens d'Amérique du Nord
Les portfolios complets
Taschen, 1997, 768 p., env. Frs 46.50

Sciences zumaines en dix lignes

Laurent Mucchielli [dir.]
La découverte du social
Naissance de la sociologie en France
La Découverte, 1998, 572 p., Frs 55.40

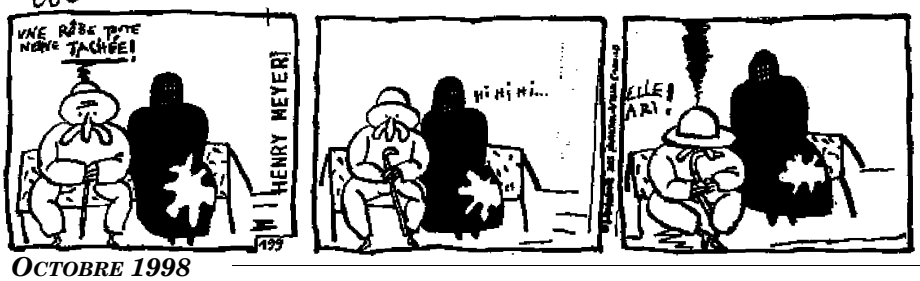
Plusieurs lectures possibles de cet ouvrage –ce n'est pas la moindre de ses qualités. Une lecture de l'histoire de la sociologie, et notamment du processus qui a permis à Durkheim de devenir le personnage fondateur de cette discipline. Une lecture via l'histoire des idées, et des débats qui ont permis l'«invention» de la sociologie contre d'autres «disciplines». Une lecture des rapports entre la sociologie et différentes autres sciences, histoire, géographie, ethnologie, etc. Et enfin, une lecture amusée des discours de «savants» contemporains de Durkheim, donc des idées reçues de l'époque. Extrait, choisi chez Gustave Le Bon (1841-1931): *«L'étude des cerveaux féminins de diverses races montre que même dans les agglomérations les plus intelligentes, comme les Parisiens contemporains, il y a une notable proportion de la population féminine dont les crânes se rapprochent plus par leurs volumes de ceux des gorilles que des crânes du sexe masculin les mieux développés.»* Sans commentaire…

(J.-P. T.)

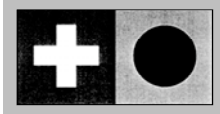
Georg Simmel
Les pauvres
PUF, 1998, 102 p., Frs 14.50

Première édition française d'un court article de Simmel sur les pauvres, publié en 1907, avec une (trop) longue préface cosignée par deux sociologues français spécialistes de l'exclusion, Paugam et Schultheis. Vaut pour l'intérêt d'un texte qui montre la position particulière des pauvres dans la société: *«Ce groupe ne demeure pas uni par l'interaction de ses membres, mais par l'attitude collective que la société, en tant que tout, adopte à leur égard.»* Simmel fait à juste titre, à cet égard, le parallèle entre le groupe des pauvres et le groupe des étrangers, qui n'existe que parce que la société nationale le constitue comme tel. *(J.-P. T.)*

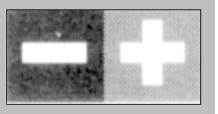
Viens, femme, te rasseoir sur le banc…



Logos



La Suisse
& le reste du monde
Autocollant rouge/noir/vert, Centre de Recherches Périphériscopiques, 1991, Frs 8.– (Frs 7.– dès 2 ex.)



1848-1998
150 ans d'Etat fédéral
Rengaine visuelle d'esprit positif, Confédération helvétique, 1998

Best-selleur, notice de fabrication

AU bout d'un moment, le lecteur finit par se rendre compte que le nième succès qu'il vient de lire (trop vite fini, mais impossible de s'arrêter) repose, dans sa structure comme dans son contenu, sur des clichés. Par chance pour le critique, ils sont plutôt faciles à repérer. Voici donc la notice de fabrication d'un best-selleur d'actualité cinématographique : *The Horse Whisperer*.

1) Présentation des personnages

Il est impératif de présenter les personnages les uns après les autres, en les isolant dans une activité anodine et routinière (le lecteur s'y identifiera d'autant plus facilement). *Un*, une adolescente qui part en promenade à cheval. *Deux* (disparaîtra par la suite, mais d'importance capitale ici), un conducteur de poids lourd un peu fatigué, qui boit son café du matin dans un bar routier. *Trois*, mère de *Un* : en train de se préparer à travailler, loin de sa fille. *Quatre*, père de *Un*, qui a été faire des courses sans savoir que sa fille est partie en balade. *Cinq*, enfin qui finira par régler les problèmes de *Un* et par coucher avec *Trois* (qu'est-ce que vous croyez !) et qui se réveille à l'autre bout des Zétazunis.

Ici, les personnages centraux forment une famille, mais ce n'est pas obligatoire. On peut aussi prendre des individus qui n'ont a priori rien à voir les uns avec les autres et les réunir.

2) Aisance

Les personnages doivent vivre dans une aisance qui les met à l'abri de toute contingence matérielle. Appartement donnant sur Central Park, maison de campagne *«upstate New-York»*. *Trois* est rédactrice en chef d'une revue littéraire-politique-culturelle éditée sur papier glacé (Ici, le choix laissé à la *variatio sermonis* est grand : psychiatre chic, héritière surfriquée, avocat d'affaires, biznesswomane…). *Quatre* est avocat d'affaires. (Ici, le choix laissé à la *variatio sermonis* est grand : psychiatre chic, héritier surfriqué, rédacteur en chef d'un magazine politico-culturel, biznessmane…).

3) Drame

Choisir un traumatisme si possible spectaculaire, qui sera infligé aussi vite que possible à l'un des personnages (ici à *Un*). Les possibilités semblent infinies, mais en fait, c'est assez difficile de trouver quelque chose de vraiment original, essayez. L'accident de voiture est un peu trop banal ; le simple choc affectif d'ordre psycho-sexuel du genre Papa-s'envoie-en-l'air-avec-ma-meilleure-copine-pendant-que-Maman-est-en-train-de-finir-le-repas-de-Noël, un peu trop rebattu, l'œdipe un peu trop antique (quoique s'arracher les yeux avec la boucle de son manteau, au ciné, ça ferait assez *gore*, surtout si c'est un Burberry).

Il faut du sang, de l'implacable, de la mort qu'on voit venir en face, du destin en marche, des secondes que l'on n'oubliera jamais de la vie. Tiens, par exemple : un poids lourd (conduit par *Deux*) vient écraser *Un* et sa meilleure copine, montées sur de magnifiques chevaux qui ont glissé, *lentement*, d'un talus couvert de glace vers la route enneigée. Le camion, lui aussi, glisse sans pouvoir s'arrêter. Résultat des courses : du sang et des tripes : une adolescente et un cheval *ad patres*, une adolescente et un cheval plutôt traumatisés.

4) Séquelles

Si possible, il faut que les séquelles du drame soient non seulement psychologiques, mais aussi physiques. Ici, on aura donc une adolescente unijambiste et un tout petit peu renfermée sur elle-même, si vous voyez ce que je veux dire, et un canasson avec un trou dans le poitrail. Le parallèle devant être un vrai parallèle, le cheval est aussi un tout petit peu flippé, du genre je mords tout ce qui passe à ma portée et sur le reste je tente d'imprimer l'empreinte d'un de mes fers, si vous voyez ce que je veux dire.

5) Trouver une solution, malgré tout

Évidemment, il faut résoudre tout ça. Pour soigner la fille, il faudra d'abord soigner le cheval. C'est *Trois* qui a tout compris et qui contre vents et marées persuade *Cinq*, psychologue équin, de s'occuper de la bêêêête. Évidemment, *Un* trouve que tout va bien et qu'il suffit de se débarrasser de son cheval, mais, *au fond d'elle*, on sent bien qu'elle ne supporterait pas.

6) Dépaysement

Pour ce genre de truc, il vaut mieux situer le roman aux Zétazunis. Comme les braves pionniers ont zigouillé tout ce qui ne ressemblait pas à une culture chrétienne de tendance protestante sectaire, on peut y dépayser les personnages sans les obliger à parler une langue exotique (mauvaise identification avec le lecteur qui ne parle qu'anglais ou français) ou à manger des trucs bizarres (mauvaise identification avec le lecteur qui ne bouffe que des hamburgers).

Deux ou trois mille kilomètres (pardon maïlz !) et c'est fait ! L'Ouest, le vrai : paysages superbes, immensité, climat un peu rude mais tonique, faune jamais vue du côté de Central Park et bouffes parfaitement zétazuniennes : *quaker oats*, kornfleix, œufs au plat, dinde, barbecul. En plus, moyens de communication modernes, permettant à *Trois* de continuer à faire son boulot d'éditrice impitoyable.

Essayez un peu de transposer ça en Europe (au départ de la banlieue genevoise). Deux ou trois mille maïlz vers l'ouest, vous êtes au milieu de l'Atlantique ; au sud, c'est l'Afrique noire, impossible de connecter un fax et obligation d'apprendre le wolof (au moins) ; à l'est, vous avez toutes les chances de tomber sur un pays probablement pétrolifère, mais certainement en crise politique économique et sociale grave, exclu d'avoir des kornfleix ; au nord, vous devrez vous battre contre les ours blancs pour préserver votre stock de morue séchée. Les Zétazunis, je vous dis, yaksa.

7) De la psuschologie, de la communication

Le dépaysement a pour but d'amener *Un* et *Trois* près de *Cinq*, qui va sauver la mise, non seulement du canasson, mais aussi de l'adolescente. *Cinq* ne s'y connaît qu'en équins, mais en fait, ça va aussi bien pour les humains. Y faut s'y prendre lentement ; y faut parler doucement. Y faut de la psuschologie fine. Écouter, sourire mystérieusement. Secouer la tête, attendre, regarder au loin avec des yeux plissés par le soleil, remonter son chapeau de coboille sur son front. Moins le psuschologue équin fait de psuschologie humaine, mieux ça va. (On pourrait aussi prendre ici un garagiste, pourquoi pas).

Si vous voulez l'avis du cheval...

8) Du cul (qu'est-ce que vous croyez !?)

Indispensable. Ici s'offre une assez riche combinatoire. *Cinq* aurait pu coucher avec *Un*. Mais un coboille qui se fait une adolescente unijambiste tout juste pubère, c'est un peu trop. Alors *Cinq* couche avec *Trois*, qui est restée très comestible (elle court au moins une heure tous les jours, formidable). Dans une version gaie, *Cinq* aurait pu coucher avec *Quatre*, père de *Un*, qui, lui aussi, est resté très comestible. *Cinq* aurait aussi pu se faire le cheval, qui sait ? mais c'est un peu trop hard.

Attention ! Il ne faut pas multiplier les scènes de cul. Ni les faire intervenir trop tôt (sauf si le drame 3 est un viol, mais un viol, c'est pas *vraiment* une scène de cul dans laquelle le lecteur moyen peut se figurer, non ?). En l'occurrence, le dosage est d'une baise furieuse pour 479 pages (édition de poche), située dans le dernier quart du roman, très exactement aux pages 410 et suivantes. Bon, ça fait un peu préparé, le lecteur voyait ça venir depuis la page 202, au moment où *Trois* et *Un* arrivent au ranch de *Cinq*. Mais enfin, le désir s'accroît quand l'effet se recule.

Une fois qu'on y est, ne pas hésiter à entrer dans les détails : après tout, c'est les Zétazunis de Bill Clinton, pipe et broute-minou, *«I want you inside me»*, etc. Attention ! Il faut trouver un équilibre. Ça doit être un peu cochon, mais pas porno ! Les périphrases ont ici du bon *«he felt the soft collision of their flesh»*. Et surtout pas de taches sur les robes, hein !

9) Coda

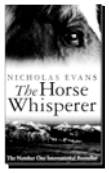
Les principes structurant la conclusion d'un best-selleur sont relativement simples. Tout d'abord, il faut trouver une réponse adéquate aux séquelles 4) du drame 3). Ici, le cheval va bien, l'adolescente unijambiste aussi et la seconde remonte le premier. Il faut aussi trouver une solution à l'imbroglio affectif produit par la psuschologie 7), qui a aussi eu son effet sur *Trois*, mis en évidence par la scène de cul 8).

En poursuivant dans la veine d'une certaine gaîté ambidextre, on pourrait aussi imaginer que *Cinq* couche non seulement avec *Trois*, mais séduise aussi *Quatre*. Le ménage à trois serait assez gymnastique et périlleux, mais pas tellement best-selleur. Un traitement classique mènerait à l'élimination du cocu *Quatre*, dans un accident d'avion, par exemple. *Cinq* et *Trois* pourraient vivre heureux et avoir beaucoup de poulains. Un traitement plus mélo-valeurs-morales verrait *Cinq* prouver à *Trois* qu'elle doit retrouver *Quatre*, que tout les sépare et que de toute façon, elle n'a pas la manière avec les brouettes de crottin. *Trois* acceptera, puis tout à la fin, réapparaîtra trois mois après (à contre-jour) sur le pas de la porte de *Cinq*, pour lui dire que c'est lui qu'elle aime. En fait, il est souvent nécessaire de faire disparaître un des personnages du triangle infernal. *Trois* est trop belle pour mourir, *Quatre*, ce serait banal, ce sera donc *Cinq*.

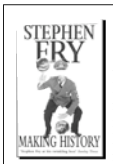
Dans l'exemple choisi, l'auteur fait d'un étalon sauvage l'instrument de la mort de *Cinq* (vous voyez un peu le message ?). Mais *Cinq* ne meurt pas vraiment, parce que dans leur unique, mais fervent, coït, *Trois* et lui ont réussi à procréer (alors que *Trois* était réputée stérile et portait même un stérilet, vous voyez un peu le message ?). Bref, *Un* a maintenant un petit demi-frère, fruit des amours d'Idéal du Gazeau et de Une de Mai.

Mais au fond, ça n'a aucune importance, parce que votre train vient d'arriver à votre destination et que vous pourrez laisser ce bouquin sur la banquette comme vous l'avez fait avec ses prédécesseurs et comme vous le ferez avec ses successeurs.

J.-C. B.



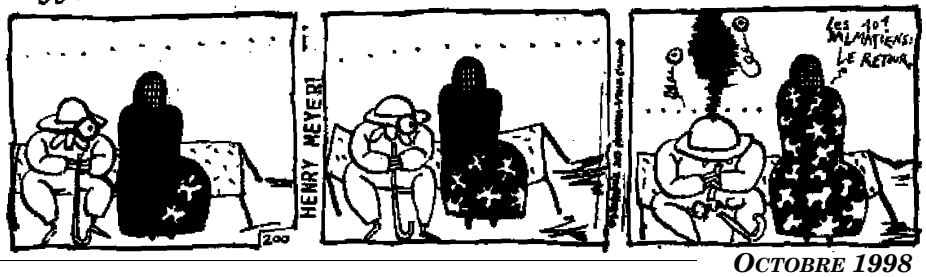
Nicholas Evans
The Horse Whisperer
Corgi Books, 1995, 479 p. Frs 16.10
En français: L'Homme qui murmurait à l'oreille des chevaux
Press Pocket, 436 p., Frs 11.40



Stephen Fry
Making History
Arrow Books, 1996, 556 p, Frs 18.70

Politiquement incorrect. Fry s'amuse, dans ce roman, à se demander ce que serait devenu le monde si Hitler n'avait pas existé…
Michael Young, un jeune historien passionné, réussit, grâce à l'invention d'un physicien, à inverser le cours de l'histoire : grâce à leur intervention, Hitler ne naît pas. Aussitôt, l'histoire change. Pour le meilleur ? Non, pour le pire : un autre dictateur prend la place d'Hitler et l'Allemagne gagne la Deuxième guerre mondiale. Comment revenir en arrière ?
Sur le thème classique de l'apprenti sorcier, un roman à la fois drôle et profond. *(J. -P. T.)*

Viens, femme, te rasseoir sur le banc…



Comprendre les médias

Un vrai, deux faux

tam 99 tam
TSR

Journal interne de la TSR — Bruno Dupasquier, interne 8679 — lundi 7 septembre 1998

Crash Swissair : Une journée noire, mais exceptionnelle

472.000 téléspectateurs ont suivi le Téléjournal de 19h30, jeudi 3 septembre, consacré à la catastrophe de Swissair. 200.000 personnes ont regardé l'édition de 12h30. Toute la journée les téléspectateurs ont suivi massivement notre programme, notamment aussi «Zig Zag Café», en phase également avec l'événement.

Il ne s'agit pas de se gargariser de cette audience impressionnante, mais de constater que l'intense implication de tous les services du TJ a correspondu à l'attente du public. Nous étions, en ce dramatique et triste jour, les vecteurs et les porte-paroles *(sic)* de l'émotion solidaire qui a noué la Suisse romande. Nous avons rempli notre mission d'information avec, il faut le souligner, décence et pudeur.

Je remercie toutes les collaboratrices et tous les collaborateurs, qu'ils appartiennent aux services techniques, administratifs, ou rédactionnels, de la TSR, pour leur travail. J'aimerais aussi remercier RDI, la chaîne d'information continue de Radio Canada, qui nous a autorisés à reprendre ses programmes en direct, programmes d'une facture tout à fait remarquable.

Nous avons montré, au cours de cette journée noire, notre capacité à informer en direct.

Raymond Vouillamoz

tam 99 tam
TSR

Circulaire de la DPR — Sgtm Dupisquier, intendant — 8 mai 1945

Ouverture des camps de la mort : Une saison en enfer, mais exceptionnelle

1. Le Ciné-Journal a diffusé dans toutes les salles du pays les images de l'ouverture des casernements de Buchenwald, Auschwitz et Maïdanek. L'équivalent de trois divisions d'infanterie, mais composées de civils, a vu chaque soir ces images. Le SR signale que certains spectateurs de l'après-midi et de la soirée revenaient respectivement le soir et l'après-midi.

2. Cette victoire sur le front de l'information ne doit toutefois pas nous inciter à abandonner notre tenue de camouflage. Comme l'appointé Payot René sur les ondes de Radio-Genève, qui avait courageusement évité d'en parler de longues années durant, nous avons rempli notre mission avec, il faut le souligner, décence et pudeur. Point.

3. L'Etat-Major-Général-de-Guerre (OKK) salue les services cinématographiques des armées alliées de l'Ouest, qui nous ont autorisés à reprendre leurs pellicules, pellicules d'une fabrication solide et résistante.

4. En avant marche.

Le chef de la Division Presse et Radio :
brig. arg. blind. R. Vz

tam 99 tam
TSR

Mandement de LLEE — *Bonneret du Pasquyer* — *Anno Domini MDCXLVIII*

Traité de Weftphalie : Trente années noires, mais exceptionnelles

Moult feux & alleux ont été nantis des détails les plus crus des maffacres ayant eu cours en le royaume de Bohefme, en les vallées de Valteline, & mefme en tout le Si-Saint-Empire. En tout, 9 difmes des parts du marché en place du Molard, à la date du famedy 9 juillet, fefte facrée en tre toutes du martyr Saint-Boniface-de-Raz. Troys décennies durant, les paroiffiens ont ouy avec force ébaudiffements nos hérauts en place publique narrer famines, incendies, décimations & quinquimations de toutes les Allemagnes & ce mefme en les eftaminets reculés de Zoug.

Cette miffion, à Nos Excellences confiée par le Tout-Puiffant, ne fauroit donner lieu à vaine gloriole, mefme manifeftement méritée au travers de la fi fage gouver nance de LLEE, cependant qu'ainfi maiftrifée elle illuf tre une fois de plus la rude confiance que nos pays de tous fabirs vouent à la très-claire voyance de LLEE, dont fes dernières n'ufent qu'avec parcimonie, privilégiant fans ceffe la pudicitas & la décentia.

Par ma bouche de premier avoyeur des places publiques, ils font gratifiés tous hérauts, fermoneurs & prefchi-prefcheurs qui ont fu fe prendre la tefte jufqu'en nos plus lointains arpents de neige, aux fins que le fpectacle foit.

En ces finiftres temps & fur noftre tas de ruines fumantes & bruflantes, ainfi foit dictd.

Noble Reymond Vouÿllameau

NB : Le site Innocent a reproduit le document original : http ://www.geocities.com/Broadway/Balcony/6002/club.html

Cinéma

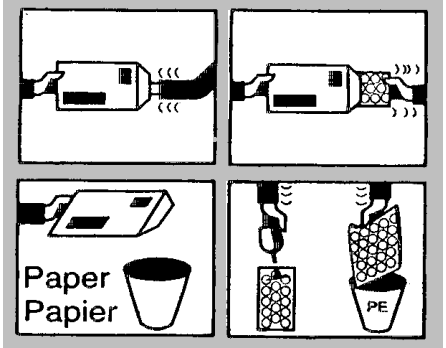
L'amûr au pays de Johnny

Après avoir animé le petit écran ballon au pied, le pays de Chirac et de l'andouillette déferle sur le grand. Il n'y a pas que le foot dans la vie et le «petit film français sympa», très présent à cette rentrée, a une autre préoccupation : l'amûr. Le grand artificier Johnny «Qui met le feu» Haliday sait depuis longtemps l'importance du sujet, lui qui se marie chaque fois qu'il peut. Hélas dans les films de ses compatriotes, ça va pas toujours aussi bien que pour lui. À commencer par *Àvendre* de Laetitia Masson, où la jeune provinciale, dégoûtée par ses premiers échecs amoureux, a la drôle d'habitude de faire payer ses amants. Dans *Si tu m'aimes prends garde à toi* de Jeanne Labrune, ça finit mal car le monsieur qui n'a ni travail, ni domicile, ni passé, homme-objet qui n'a que sa quéquette à offrir à Nathalie Baye, est décidément trop con pour que la femme de tête qu'elle incarne puisse le supporter. Ça finit encore plus mal pour une des deux jeunes filles SDF de *La vie rêvée des anges* d'Eric Zonca. Elle se suicide après s'être fait remercier par un jeune et beau salaud dont elle espérait qu'il la sorte de la misère. Heureusement, le héros de *Dieu seul me voit* de Bruno Podalydès, petit bonhomme au charme irrésistible, tombe toutes les dames qu'il rencontre malgré sa calvitie.

On le voit, les mœurs ont changé au pays de Jean Gabin. Le «T'as d'beaux yeux, t'sais» et le «Par ici poulette» n'ont plus cours. Il faut dire que grand-papa Rohmer, à tous ces jeunes, il leur montre depuis longtemps comment ça se passe entre les messieurs et les dames, et une fois de plus aujourd'hui avec *Conte d'automne*.

J. M.

Jeux sémiologiques



Encore un grave problème de la vie quotidienne résolu grâce aux pictogrammes : mais lequel ?

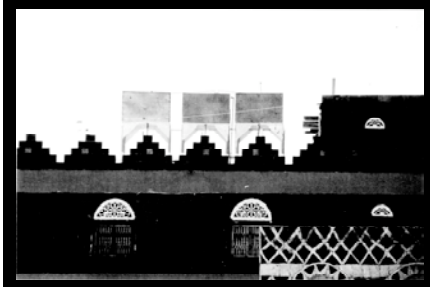
Réponse:
Comment continuer à pratiquer le tri séparé des déchets lorsqu'on se trouve en présence d'une enveloppe en papier doublée de bulles plastifiées.

Devoirs de souvenirs de vacances

Voiture Trabant transformée en caravane, Budapest, juillet 1990

(Annonce)

Exposition



Ueli Tecklenburg
Photographies

Du 3 au 30 octobre 1998
vernissage le 3 octobre dès 11h00

Galerie Basta !
Petit-Rocher 4
Lausanne-Chauderon

Viens, femme, te rasseoir sur le banc...

Minna Bona

1983: Journal d'Afghanistan

(suite)

En 1983, pour Médecins sans Frontières, Minna Bona travaille six mois dans une vallée afghane. Chaque jour, ou presque, elle note dans un carnet à couverture cartonnée gris-bleu ce qu'elle voit et ce qu'elle vit: son *Journal d'Afghanistan*, que nous publions avec les commentaires nécessaires à sa compréhension, mais sans grandes retouches...

8.9

Toujours ces multiples problèmes intestinaux.

Bonne matinée quand même, beaucoup de monde. À 10h, surprise, Abdul Amad est de retour. Très fatigué car il y a des combats violents à deux jours de marche, et il fait les premiers secours sur place! On lui reprépare une trousse d'urgence. À 16h, il est déjà reparti. Je suis triste, je m'attache beaucoup à lui. Nous avons une relation privilégiée, surtout grâce au farsi que je maîtrise mieux que les autres.

Emile et Philippe se marrent. Ils ont inventé un petit guide de chirurgie belge: les bacilles de COQ *[au lieu de Koch]* et les pinces de COCKER *[au lieu de Kocher].*

Bonne soirée de rires, cela fait du bien, surtout après les nouvelles données par Abdul Amad: la personne qui était à Faizabad avec une liste de matériel médical à acheter a été arrêtée! C'est affreux! Nous sommes allés trop loin dans la provocation. J'espère que d'autres n'en subiront pas les conséquences (nous y compris).

Et Paul qui ne revient pas. Deux hypothèses: ou bien il est trop malade pour revenir ici, ou les combats à Sundara l'empêchent de passer la rivière. La guerre ici, c'est le close-combat. Abdul Amad nous a parlé d'un mudj qui a pris la kalach d'un Russe par le canon, et le Russe lui a tiré dessus. La balle est entrée sous l'aisselle et est ressortie dans la clavicule. Le mudj a encore réussi à assommer le Russe, à lui prendre son arme et à le tuer!

Bonne nuit!

9.9

7h30, j'ai du soleil partout sur moi, et je n'arrive plus à dormir. J'écoute un peu de musique au casque, avant d'aller déjeuner. Emile et Marjolaine jouent déjà au Scrabble. Philippe est d'une humeur massacrante, comme souvent. Heureusement que la venue d'Emile a détendu un peu l'atmosphère, ce serait insupportable sans lui.

C'est une bonne journée de repos. On passe à la rivière, on fait des projets.

Vers 17h, un blessé est amené. Il a reçu une balle dans le haut de la cuisse gauche, et elle est ressortie sous la fesse droite! Le mec ne fait plus pipi normalement depuis une semaine (!), l'urine sortant par la plaie de la fesse droite. Ca doit lui avoir bousillé la vessie, ou quelques tuyaux? On essaie de lui poser une sonde vésicale, mais il y a un obstacle infranchissable. On nettoie bien la plaie et couvre avec un pansement. À mes yeux, la seule solution est de l'emmener avec nous à Peshawar, dans un mois… ou alors, il faut espérer que les anti-inflammatoires et les antibiotiques donnés fassent leur effet, et que l'on puisse poser la sonde, pour permettre à la fistule de se refermer. On peut rêver!

Le soir, pas très faim. Dix fois aux toilettes aujourd'hui. J'en ai marre, bien que mon ventre de femme enceinte de quatre mois ait disparu! C'est déjà ça.

10.9

Un peu vidée… envie de me reposer encore avant d'aller au turbin. La chambre est crade, mais je ne trouve plus le balai.

Mohammed Feda a été malade cette nuit. On a dû se réveiller pour lui faire une injection de Primpéran, contre les vomissements. Il fait une tête d'enterrement. Il est aussi très susceptible, et ne supporte que très partiellement que nous ayons des contacts et des rires avec d'autres que lui! Il est un peu pénible pour ça, parfois.

Emile et Marjolaine ont décidé de vivre ensemble à Paris! C'est super, et j'aurai un nouveau pied à terre là-bas. On continue nos projets de voyages. Après l'Italie, ils iront en Crète et me laisseront leur voiture pour un mois!

Ce soir, suprême joie, les pommes de terre sont chaudes et on a une salade de tomates et oignons. À ne pas en croire nos yeux. On fait un scrabble, tard, à la lueur des bougies.

On a vu cinquante-huit femmes et les garçons nonante hommes. J'ai encore dû retourner à l'hôpital tard dans l'après-midi, et un nouveau patient est venu. Un pied tout infecté que j'ai soigné en attendant demain.

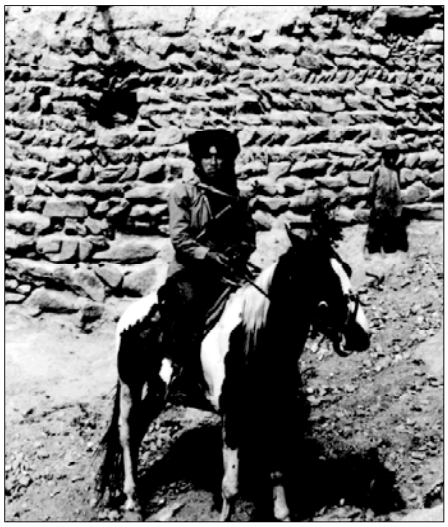
J'ai mal aux dents.

11.9

Rage de dents et coliques. Je suis crevée et je sens un rhume qui couve. Hier une femme m'a offert une bague, j'étais très touchée qu'elle se l'enlève pour me la donner.

On pensait qu'un médecin MSF viendrait en renfort d'Europe, mais cela semble définitivement exclu, il ne reste pas assez de temps! Deux mois de marche aller et retour! Il nous reste trente-neuf jours ici. Est-ce que ça vaut la peine qu'Émile retourne à Teshkan?

Notre blessé par balle va mieux. Il fait pipi normalement, plus par la plaie! Les médicaments ont permis de «lever l'obstacle». Il est super content et reconnaissant au maximum! Bassir aussi va être content, c'est un de ses lieutenants importants! Bonne pub pour nous.



Badakhshan, notre cheval, est revenu.

Ce matin, trente-six femmes.

Badakhshan, notre cheval, est revenu. Il a une belle crinière qui a repoussé, on est tout contents de le revoir après le prêt que l'on en avait fait!

Un ou deux jets passent très haut dans le ciel. Il est 16h40 et déjà le soleil disparaît derrière les collines. Un peu de nostalgie, plus que trente-neuf jours à partager avec ces gens. Le départ sera très triste. Abdul Amad n'est plus trop là ces jours et l'humeur de tous s'en ressent (surtout la mienne) Les personnalités fortes laissent un grand vide quand elles sont absentes! J'ai rêvé que je faisais la prière avec lui. Prédestination?

Ce matin j'ai bien ri: une femme m'explique que deux fois par jour, elle a un ver qui tente de lui sortir du nez. Lorsqu'elle essaie de l'attraper, il remonte! Je lui propose de rester sous haute surveillance pour attraper l'animal, mais elle refuse!

Dans la pièce contiguë à nos «appartements», le mudj blessé a reçu des visiteurs. Nous sommes accueillis triomphalement, avec des fruits et des bonbons. Ils sont tous enthousiastes et contents de nous. C'est très bien!

12.9

Très mauvaise nuit. Des rages de dents m'empêchent de dormir, et les intestins se tordent toujours. Il paraît que j'ai les yeux «waram», *gonflés,* comme me dit Wasir notre voisin. 38,5 de température, une gingivite et un abcès dentaire qui commence! Philippe me cimente mes deux trous après les avoir partiellement nettoyés. Je me mets sous anti-inflammatoires, antibiotiques. Avec ça Madame, un peu de vitamines et de fer… je suis en train de m'anémier à vue d'œil. Ce séjour ne va pas bien finir si cela continue de cette manière.

Midi, repos. Après un bon repas, j'ai mal un peu partout, mais le moral est bon.

Quel bonheur d'être venue ici, je me découvre chaque jour un peu plus. Je m'affirme, je sens que certaines choses désagréables ne m'arriveront plus ou alors que je saurai les appréhender de manière différente. Une nouvelle richesse intérieure est en train de se faire une place au soleil. L'impression d'être perçue de manière positive me fait du bien. C'est une autre Shafiqa qui naît, comme si celle d'avant laissait une autre place, sans préjugés et principes…

Avec Marjolaine et Émile, on aimerait ouvrir un bistrot à Paris: Au FSM *[MSF inversé]*: «Au Food Sans Morosité» où on ferait des salades, des tartes salées et sucrées, des sandwichs surprise, des confitures, des jus de fruits et où on vendrait du chocolat suisse! Ça pourrait être super chouette. C'est la première fois que j'ai envie de faire autant de choses avec les mêmes personnes. C'est fou de venir en Afghanistan pour se découvrir des vrais amis. *[Il a suffi d'une année et quelque, au retour de mission, pour perdre tout contact avec les deux.]*

Le soir, privilège réservé aux filles, nous sommes invitées à un mariage. Une vingtaine de femmes et de jeunes filles nous attendent après le souper. Elles sont très excitées. La musique commence, trois tambourins très rudimentaires avec trois filles qui chantent une mélopée. Une après l'autre, les femmes se lèvent et dansent quelques minutes, seules au milieu du cercle que nous formons toutes, avant de céder la place à une autre. La mariée est à côté de nous. Elle a seize ans. Pour elles, c'est un très grand honneur de nous avoir là pour un mariage, et pour nous, c'est fantastique de pouvoir participer à une fête pareille. Les hommes sont absents, ils feront la fête demain, entre eux. La lumière de trois bougies nous éclaire dans la maison. Les femmes sourient, se pincent, nous pincent, semblent heureuses. Ça virevolte de tous les côtés. Elles font des gestes très gracieux au-dessus de leurs têtes, leurs pieds glissent sur le tapis en mouvements souples et doux.

On nous sert du thé hypersucré (la moitié du verre est remplie de sucre), c'est un signe de générosité et de richesse, il coûte en effet très cher. Mes dents hurlent sous l'effet de cette boisson saturée. On mange aussi du pain accompagné de bonbons. Bien que notre estomac soit déjà plein, nous devons faire honneur aux plats offerts, cela serait certainement très mal perçu par les femmes si nous refusions.

Il y a soudain un très fort tremblement de terre qui fait trébucher les femmes, et ensuite nous rions, sous ces couches de poussière qui ont envahi la pièce. Les garçons nous ont raconté plus tard qu'ils sont rentrés dans la maison, car le balcon menaçait de s'effondrer sous les secousses. *[Curieux qu'aucun de nous n'ait pensé à sortir à l'air libre. Les derniers dégâts provoqués dans la région par les terribles tremblements de terre, ainsi que le nombre de disparus sous les décombres, m'a fait frissonner 15 ans plus tard.]*

13.9

C'était une relativement bonne nuit malgré les maux de dents qui recommencent. Un des ciments posés par Philippe s'est déjà tiré. Ce matin, à 6 heures, le sourire des mudjs. et surtout de leur commandant de vingt-quatre ans, me servent efficacement de tremplin pour la journée. Il fait gris pour la première fois depuis que nous sommes en Afghanistan. Il y a même de gros nuages menaçants. C'est très bizarre, on n'a plus l'habitude de ciels pareils.

Un petit mudj sympa qui nous aide à l'hôpital me dit qu'il y aura de la neige sous peu, et qu'il faudra rester là pour l'hiver. Si je n'avais pas la famille, je crois que je resterais bien, mais ma fatigue et le besoin de revoir les miens sont les plus forts. Ce qui est sûr, c'est que je reviendrai, l'an prochain ou plus tard, mais je reviendrai. Ils sont trop attachants pour que je ne le fasse pas. *[C'est encore un vœu aujourd'hui, mais rendu impossible par la situation actuelle! Un jour, Inch Allah.]*

Chez nous, c'est l'époque des «torées». Le Jura doit être dans le soleil et commencer à prendre des couleurs superbes, le Plateau noyé sous le brouillard. Nostalgie de chez nous, mais sans l'angoisse des premiers jours.

(à suivre)